

XYZ. La revue de la nouvelle

Texte érotique 2

Maxime-Olivier Moutier



Numéro 69, printemps 2002

Des récits impudiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3966ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moutier, M.-O. (2002). Texte érotique 2. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 7–9.

Texte érotique 2

Maxime-Olivier Moutier

J'adore Frédéric et il peut tout exiger de moi. Je sais qu'il rêve de disposer de mon corps par tous les moyens et de me contraindre aux pires avilissements. Je suis à lui. Docile, dressée à assouvir ses désirs les plus exigeants. Pour lui, j'accepte de porter des sous-vêtements légers, taillés dans de la dentelle de Paris, afin qu'il puisse tout déchirer en un tournemain et accéder sans obstacle à mes organes génitaux. Il trouve que j'ai l'air plus salope ainsi. Et moi, j'aime bien avoir l'air salope. Surtout quand il m'invite à ses cocktails de bureau et que tous les employés ont la permission de regarder mon entrecuisse.

Pour Frédéric, j'ai accepté de me faire tatouer le clitoris. Je me souviens du tatoueur, professionnel comme il ne s'en fait plus, mes jambes écartées devant son visage, disons, concerné. Un tatoueur gros et suant qui me caressa doucement pour me détendre et dissiper mes craintes. Avant que Fred me prenne par les poignets et m'oblige à râler de jouissance tandis que le gros me chatouillait le dildo avec son instrument à tatouer. Je n'ai pu m'empêcher alors de juter. Je n'ai pas eu besoin de faire semblant, pour une fois. C'est venu tout seul. Un cri d'orgasme tiré tout droit du fond de l'univers. On a failli ameuter les voisins. Les mains du tatoueur étaient énormes et m'ont malmené les fesses avec conviction tout au long de la séance. Jusqu'à ce que Fred décide de lui casser la gueule parce que c'en était assez.

Je ne suis que l'instrument de la jouissance de Frédéric. Nous allons souvent dans les bars, où il me demande dans le creux de l'oreille d'écartier les cuisses afin que chacun puisse voir mon entrejambe. Le plus important, à ce moment-là, c'est l'excitation que je procure à mon Fredi. Je sais qu'il est dur comme une

enclume. Je vois dans son pantalon sa queue qui n'en peut plus de souffrir, avec cette petite tache de sperme qui doucement s'agrandit sur le tissu. Mon amant est alors tout étourdi. Et c'est là que la soirée commence vraiment. Quand des inconnus excités et intrigués s'approchent pour regarder le spectacle, il les invite à me toucher le sexe et à m'ouvrir les lèvres de la chatte. Ils peuvent rester, s'asseoir un peu et me fouiller dans le cul autant qu'ils le souhaitent. S'ils ont le temps, s'ils savent être assez expéditifs, Frédéric leur permet même d'enfoncer leur poing au complet, le plus profondément dans mon sexe. C'est ce que je préfère, je dois l'avouer. Après les premiers instants de douleur, je commence à savourer cette masse puissante s'agitant au creux de mon ventre. Certains, tout en farfouillant, arrivent même à se branler de l'autre main. Tant qu'ils restent bien sous la table et que le proprio ne les voit pas, tant qu'ils éjaculent dans leur pantalon et non sur le parquet, le patron ne dit rien. Nous cultivons la discrétion, tout de même.

C'est Fred qui décide de la mise en scène. Il sait être original (il sort tout juste de l'École nationale de théâtre). Mais ce que nous faisons le plus souvent, c'est inviter les garçons qui restent à venir nous rejoindre dans les toilettes. Après deux ou trois grands verres de bière bien fraîche, vers la fin de la soirée, tous les curieux sont invités. Là, tandis que Frédéric me caresse les seins avec un billet de cent dollars, tout le monde a le loisir de se soulager sur moi. Même les serveuses qui viennent de terminer leur travail, avant de compter leur pourboire. Même le patron, le portier ainsi que le petit commis qui s'occupe de descendre les bouteilles vides au sous-sol. Tout le monde est invité à passer dans les toilettes. Là, la bouche grande ouverte, je les invite à me pisser dessus. Surtout dans la bouche, jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne. Parfois la séance peut durer près d'une heure. Une heure complète de plein orgasme. Même les serveuses s'y adonnent à cœur joie. Elles me connaissent bien à présent. Je suis de la famille. Un vrai bonheur. Je n'ai pas d'autre possibilité que de tout prendre. Sans me plaindre. Quand c'est du sperme, je dois tout avaler, bien entendu, tout laisser couler lentement dans ma

gorge. Mais quand il s'agit d'urine, je peux tout faire entrer dans ma bouche, puis laisser dégouliner ensuite entre mes dents. Sinon, je ne pourrais pas tout prendre. C'est très excitant, je dois l'avouer. Voir tous ces hommes, heureux, se déverser sur moi. Parfois, en faisant pipi, comme on est en fin de soirée, il y en a un qui pète. Alors tout le monde rit et c'est moi qui me retrouve au centre de ce bonheur. Rien que moi. Personne d'autre. Ils se sont tous déplacés pour l'occasion. Ils sont là, autour de moi agenouillée, et aucune autre fille ne vient me faire compétition.

Vers quatre heures, nous rentrons en taxi, Frédéric et moi, les lèvres mouillées et la gorge sèche. À l'appartement, nous prenons une douche bien chaude. Il me traite de pute et nous faisons l'amour. Ensuite, il me passe une chemise de nuit et me borde bien comme il faut dans le lit. Il sait que j'ai besoin d'un petit supplément pour m'endormir sagement. Il m'en faut pour mon grade, même s'il est passé quatre heures du matin et que nous devons nous lever dans moins de deux heures pour aller travailler. Il m'en faut pour mon grade. Alors Fredi sort le vibreur du tiroir de la table de chevet. Moi, je le regarde faire, inquiète, les dents serrées. Il enduit sans plus tarder l'engin, qui doit mesurer au moins vingt-trois centimètres à lui seul, avec un peu de margarine. Puis, doucement, il me l'enfile dans le cul. Bien que j'aie droit à ce traitement tous les soirs, depuis plusieurs années maintenant, la douleur est saisissante. On s'habitue assez mal à ce genre d'émotion. Vingt-trois centimètres, très large, avec un gros gland tout violet, ça surprend toujours. Ça pique toujours un peu les yeux. Mais c'est le seul moyen pour que je dorme, sans risquer d'accumuler les cauchemars. Je dois garder le vibreur ainsi toute la nuit. Bien enfoncé dans mon anus. Alors seulement je peux m'endormir. Paisiblement. Au creux de la chaleur de mon petit Frédéric tout bien à moi.